Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 46 (1917)

Heft: 6

Artikel: Pédagogie et littérature [suite et fin]

Autor: Bondallaz, Antonin

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1038898

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

l'obligent à prendre pour la vie des résolutions concernant les devoirs à l'égard de la patrie. L'éducation patriotique, dans l'adolescence et la première jeunesse, doit aboutir à l'idée nationale et au vouloir-vivre national. Et cet amour, et cette idée, et ce vouloir s'étendent maintenant au sol entier que la valeur des ancêtres et le cours de l'histoire ont assigné au groupement national. Une telle éducation est la tâche de la famille sans doute ; c'est la tâche des institutions politiques ; c'est la tâche spéciale de l'école et des organisations postscolaires.

(A suivre.) E. Dévaud.

Pédagogie et littérature

(Suite et fin.)

Si la formation littéraire des jeunes maîtres pèche par certains côtés ; si elle demeure, quoi qu'on fasse, superficielle, fragmentaire, c'est uniquement par suite du manque de temps. A l'instar de l'école primaire, l'Ecole normale subit, bien qu'à un degré moindre, la tyrannie de programmes pléthoriques qu'il faut absoudre coûte que coûte ; beaucoup de matières ne sont ainsi qu'effleurées. Autrefois, la durée des études à Hauterive n'excédait pas trois ans. Dans ces conditions, il est permis de supposer que le bagage de connaissances littéraires qu'emportaient, après ce court laps de temps, les futurs stagiaires, ne pesait pas lourd sur leurs robustes épaules ; les plus actifs, parmi ces derniers, éprouvaient le besoin de racheter par un labeur personnel infatigable les inévitables lacunes d'une éducation littéraire à peine ébauchée. Chose curieuse à constater : c'est assez souvent dans les rangs de ces maîtres quasi émérites à l'heure actuelle que se rencontrent des collaborateurs appréciés du *Bulletin*.

Depuis 1896, les « régents » accomplissent tous un cycle suivi de quatre années d'études. Des branches nouvelles ont été introduites dans les programmes : langue allemande, logique, psychologie, trigonométrie, harmonie, etc. D'aucuns (gens de peu de cervelle, dirait La Fontaine) estiment après cela qu'ils en ont assez fait pour leur gloire et négligent de parfaire leur formation générale, restée pourtant rudimentaire. N'était l'examen du renouvellement du brevet, ils jetteraient facilement au rancart cahiers, notes, livres classiques, comme autant de meubles encombrants. Grave erreur ! L'Ecole normale, spécialement en fait de littérature et de rédaction, ne peut que poser des bases, solides, il est vrai ; mais cela ne suffit pas. Aux instituteurs est laissé le soin de parachever,

par la lecture et la pratique, l'édifice dont les professeurs se sont ingéniés à poser les fondements. L'enseignement du dessin, de la musique, de la pédagogie a été réorganisé et produit de meilleurs résultats qu'autrefois. J'aime à croire que l'enseignement de la composition et de la littérature françaises s'est vu renforcé d'autant sous le rapport du nombre d'heures et est proportionné à l'importance de la langue maternelle. La formation pédagogique demeure, cela se conçoit sans peine, le principal critérium de la valeur professionnelle d'un maître. Un instituteur qui excellerait dans l'art « d'enfourcher Pégase » ou de décrire un beau paysage, mais qui, à côté de ce don précieux, ferait une classe déplorable, passerait avec raison pour un piètre homme d'école. N'exagérons toutefois ni dans un sens ni dans l'autre. Les deux formations doivent tendre à se compléter mutuellement pour composer un tout harmonieux. Faisons de la pédagogie, de la bonne surtout, mais n'en soyons pas férus jusqu'au bout des ongles. N'oublions pas que le mot pédagogie est souvent pris en mauvaise part et que, par extension, il a donné naissance au vilain qualificatif de pédant. Quand j'entends tel ou tel personnage clamer aux quatre vents du ciel que le peuple fribourgeois manque de pédagogie, je suis presque tenté de lui répondre en parodiant le célèbre vers de Boileau : « Aimez-vous la pédagogie ? On en a mis partout ! »

Revenons au *Bulletin*. Jadis, cette revue revêtait un aspect, une tournure essentiellement pédagogique et théorique ; en un mot, elle manquait d'allure, de liant. Aujourd'hui l'exclusivisme a disparu. La rédaction accueille volontiers des travaux n'ayant qu'une parenté fort lointaine avec la pédagogie : croquis littéraires, poésies, variétés scientifiques, qui en rompent la monotonie. Sous toutes réserves, je me suis laissé dire que les maîtres frais émoulus de l'Ecole normale ou brevetés depuis peu montrent, en général, peu d'ardeur à collaborer et que, sous le rapport de la rédaction française, ils seraient loin d'égaler leurs aînés dans la carrière. J'avoue que ce jugement, s'il est exact, me rend rêveur. Comment ! voilà des jeunes gens qui, sur les bancs de l'école primaire, ont été pourtant formés à la « moderne » ; à grand renfort de cercles concentriques, on a fait converger sur leur cerveau tous les faisceaux lumineux de la méthode du livre unique, et ils en seraient là ! Quels Béotiens ne devrions-nous pas être alors, nous, plus anciens, qui avons été dorlotés par nos bons vieux magisters sur un édredon mollet et douillet, véritable oreiller de paresse, la grammaire !

Parmi les moyens que les instituteurs ont à leur dispo-

sition, pour développer les connaissances acquises à l'Ecole normale, mentionnons en premier lieu le Musée pédagogique. Installé au deuxième étage du bel édifice de l'Hôtel des Postes, dans des locaux spacieux, bien aérés et entretenus avec une méticuleuse propreté, ce musée fait l'admiration des visiteurs par l'ordre remarquable qui y règne, le nombre et la valeur des collections. La bibliothèque, notamment, constitue une précieuse ressource pour le corps enseignant. Le service des prêts se fait avec une ponctualité digne de tout éloge, grâce à l'aimable complaisance de la distinguée bibliothécaire dont chacun apprécie le dévouement. Me serait-il permis de signaler en passant une ombre au tableau ? Que les ouvrages de pédagogie, de méthodologie, d'éducation ou les livres classiques occupent la place d'honneur sur les rayons de la bibliothèque, c'est logique et j'y souscris pleinement. Mais Dieu ! quelle pauvreté en fait de littérature contemporaine ! Pas une seule œuvre de Theuriet, Bazin, Loti, Bordeaux, Barrès, Bourget, etc. ! On y trouve, par contre, les *Camisards*, de Lamothe, et la plupart des romans fantastiques de Mayne-Reid ou de Jules Verne ! Et pourtant, qui ne se délecterait pas à la lecture des délicieux romans d'André Theuriet, ce chantre de la nature et des bois ! Quelle fraîcheur, quelle richesse de coloris dans certaines descriptions de *Dans les roses*, *Sauvageonne*, *Chèvrefeuilles sauvages*, etc. ! On croit vraiment, en savourant ces pages charmantes, respirer les parfums des mousses et des sèves. Cet agréable conteur devrait figurer à la bibliothèque du Musée ; les instituteurs en feraient leur profit au point de vue littéraire. J'en dirais autant des études sociales si fortement pensées de René Bazin et de Henri Bordeaux. Le *Blé qui lève*, les *Oberlé*, *De toute son âme*, les *Roquevillard*, la *Neige sur les Pas*, sont ce qu'on pourrait appeler des livres de chevet que toute personne un peu lettrée se doit d'avoir lus et approfondis. Quant aux superbes romans à thèse de Paul Bourget, ils constituent, tant par la magnificence du style que par l'étonnante puissance de l'analyse psychologique, l'un des plus beaux monuments de la littérature française. Paul Bourget est aujourd'hui, selon l'expression heureuse et forte de Victor Giraud, l'un des maîtres de l'heure.

Pourquoi le Musée pédagogique ne ferait-il pas l'acquisition de quelques-uns de ces livres nouveaux, du moins de ceux qui offrent toute garantie au point de vue moral, pour les mettre à la portée du corps enseignant ? Même observation au sujet des revues que reçoit le Musée. Des périodiques scolaires, des « Schulblatt » à profusion, mais peu ou point de revues vraiment littéraires. Sans aucun

doute, l'*Opinion*, les *Annales politiques et littéraires*, la *Revue française*, le *Correspondant* ou la *Revue des deux mondes* attireraient comme un aimant les lecteurs à la salle du Musée. Reliées plus tard en volumes attrayants, ces revues pourraient être mises en circulation et seraient lues avec le plus vif intérêt.

A Fribourg, nous sommes, fort heureusement, privilégiés à cet égard. Grâce à l'obligeante bienveillance de la Société de la Bibliothèque économique qui possède un riche choix de revues et d'œuvres des meilleurs auteurs contemporains, le corps enseignant de la ville est à même, gratuitement, de se tenir sans cesse au courant du mouvement littéraire. N'est-il pas regrettable que nos collègues de la campagne ne puissent pas bénéficier de la même faveur ? C'est au Musée pédagogique qu'il appartient de combler en partie cette lacune. Je laisse, en terminant, le soin à qui de droit d'étudier la question et d'y apporter, tôt ou tard, une solution satisfaisante.

Antonin BONDALLAZ.

M. Pierre-Maurice Masson ses thèses de doctorat

(Suite)

On écrit au pauvre homme qu'il « est venu pour éclairer le genre humain ». On lui dit : « Homme que j'ose comparer à la Divinité, prenez pitié de ma jeunesse » ; ou encore : « Homme divin, fils de Prométhée, formé du vrai feu du ciel, fais-nous en part ». « Le pasteur Hess hésite un instant devant le mot, mais il finit par le lâcher : sa ferveur pour Jean-Jacques va jusqu'à « l'adoration ». « Etre unique sur la terre, lui dit encore Jullien, ... maître adorable, permets que j'aille baiser tes traces, en attendant que je puisse les suivre ». « Vous à qui j'avais dressé des autels... je vous promets que je continuerai à les encenser... » Deleyre compare la fuite de Jean-Jacques en Suisse à celle de Jésus en Egypte ou à celle de Mahomet à Médine. L'éloge va si loin que les dévots de Jean-Jacques perdent toute mesure et viennent sans façon à le placer au-dessus du Sauveur. « Bernardin de Saint-Pierre voudra lui présenter un jeune homme dont la dévotion fanatique effraye le dieu lui-même. « Ne me l'amenez pas, dit-il ; il m'a fait peur ; il m'a écrit une lettre, où il me mettait au-dessus de Jésus-Christ [1]. »

[1] *Rousseau et la restauration religieuse*, p. 71 et suivantes.